



rendez-vous racaille
AU CARREFOUR DU TRIDENT D'OR
Le de la

Pierre Peytavin



Edilivre

1

Cinq jeunes gens composent cette bande. Le chef, c'est Marc. Vingt ans. Carrure moyenne. Un soupçon de personnalité dans la coiffure. Un garçon beau comme vous ou moi (surtout vous). Suit Mohamed, dix-neuf ans, originaire de Souk el Machin, frisé jusqu'aux antennes. Surnom : « le Sidi ».

Une sauterelle appelée Aïcha le suit de près et répond au sobriquet de « Cuisselle ». C'est sa sœur. Son imposante tignasse frisée, au bout de son corps filiforme et désarticulé, fait qu'en la voyant on pense plutôt au diable des ramoneurs qu'à un mannequin de chez Tartempion.

Vient ensuite Myrlène vingt-deux ans. Une beauté presque sans faille, si ce n'était ce problème de lanternes mal réglées. Et oui, ses vieux se sont emmêlés le programmeur en la concevant. Il en a résulté des yeux qui se disputent le paysage et qui lui ont valu un nom d'emprunt qui ne court pas les marchands de lunettes : la « Malguinche ».

Toutefois, la « Malguinche » a été gâtée par la nature sur toutes les autres parties du corps. La preuve, quand elle se met nue (et le strip-tease est plus facile pour elle que le contrôle des prix pour le gouvernement) ce n'est plus elle qui cisaille du regard, mais les gens qui ont eu l'imprudence de croiser dans le secteur. Dès qu'ils règlent leurs projecteurs sur le premier étage de sa personne, elle les renvoie au ras des pâquerettes d'un déhanchement à stopper la sénilité de la brochette de patriarches qui décorent les cimaises du Kremlin. Et Myrlène le sait. Elle en use et abuse.

Reste Albert, le français aux yeux verts ! Lui, son surnom « La Paluche » provient de ses mains si vastes que les coccinelles se croient dans les gorges du Verdon en traversant sa ligne de vie...

Avec des nageoires de cet accabit, n'importe qui ne s'avise pas de lui dire n'importe quoi. La « Paluche » a vingt et un ans. Il essaie de séduire la belle aux quinquets en biais, mais sans monnaie pas de câlin.

– A combien en êtes-vous ? demande Marc.

– Sept ! Chef. Quartier ouest.

Précisons pour la compréhension de notre récit que ce chiffre concerne le nombre de cabines téléphoniques mises HS par la racaille dont il va être question ici.

– Du bon boulot les mecs !

– Tu peux rouler les filles dans les lauriers ; la nuit

dernière, à elles seules, elles ont décapité trois baveuses. Mais la bagnole a rendu l'âme.

– Pour ce soir, il nous faut un « bull » ou un tank ! réclame La Paluche.

– Vous l'aurez ! promet le patron.

Cette équipe de jeunes chômeurs s'est donné un but dans la vie : supprimer un maximum de cabines téléphoniques. Verrues inutiles ! Géométrie anti-écologique ! Véhicules à mensonges de cette société pourrie, incapable de donner du travail à tout le monde. Les cabines publiques de téléphone sont pour eux des « Putains baveuses ! ». Nous sommes pourtant dans une tranche de civilisation avancée, en 1984 !

– Je veux les détruire jusqu'à l'extermination totale ! propose le Sidi.

– Comme RAID les moustiques ! renchérit Cuisselle.

– J'ai une idée ! s'exclame bruyamment la Malguinche.

– Si elle est seule, elle va paniquer ! Délivre-la vite !

– Et si on rançonnait les P.T.T. ? On casse d'abord quelques cabines pour l'exemple puis on écrit à la direction régionale :

« Si avant telle date vous n'avez pas déposé « telle somme » à l'adresse ci-incluse et selon les modalités ci-apposées, toutes vos boites à parlotte seront rayées des registres. »

– C'est celle-là ton idée ? Il faut reconnaître

qu'elle clignote ! ironise le Sidi.

– Plus c'est dingue, plus ça marche ! ajoute Cuisselle.

– Ça demande une mise au point minutieuse, mais pourquoi n'essayerions-nous pas, chef ? questionne la Paluche, en basculant de la paupière sur ses émeraudes enflammées par un désir évident d'action.

Marc fait la grimace.

– Personnellement, je pense que vous gambergez comme des trous de serrure. Les baveuses n'appartiennent pas plus au directeur des P.T.T. qu'une particule de cervelle à vos « clausques » filandreuses ! Pourquoi balancerait-il son pèze à des paumés ? Qu'on défonce le matériel de l'administration il s'en tamponne le coquillard. Il fera un rapport au ministre, lequel avisera la police (ou l'inverse) et les contribuables renfloueront les caisses.

La Malguinche insiste. Elle a accouché de ce projet et elle le maternise.

– Et moi je te dis que si nous savons demander, on nous donnera ! On bazarde cinq cabines par nuit jusqu'à ce que ces gens-là sortent de leurs gongs !

– Qui sont ces gens-là ? Si tu as une idée fignole-la, puis tu nous feras signe !

– On met la décision au vote ! tranche la Paluche en levant son battoir comme s'il voulait arrêter la navette spatiale. Trois mains le suivent. Il manque encore celle de Marc. Pourtant, sans unanimité la

guerre des téléphones n'aura pas lieu !

Seulement la Malguinche est là ! Toute puissante en face des hommes.

Dire qu'elle braque ses phares à iode biaisée sur le chef pour le convertir c'est mentir. Son truc est dans le reste de sa personne. Elle déploie immédiatement toute la panoplie, car la fille connaît bien de quelle main on pétrifie les virilités récalcitrantes. Elle se rapproche de Marc.

– Ecoute ! Qu'est-ce qu'on risque ?

Certes, il l'entend exposer son plan mais jusqu'à présent, c'était lui le chef ! Pourquoi vient-elle lui voler les asticots de son fromage ? S'il veut conserver les prérogatives du capitaine, il va falloir composer avec les subalternes.

Au début, le « casse-cabine » c'était sympa ; défoulant au maximum. Dans le quintette chacun musiquait selon son instrument. Pour Marc son job consistait à repérer les points à réduire. Il notait les numéros et selon les emplacements décidait du type d'attaque : lance-pierres, masse, essieu de charrette, barre à mines ou pavé lancé d'une portière. Puis un jour, cette ganache de la Paluche avait accidentellement percuté une cabine avec son taxi et l'avait tellement endommagée en une seule percussion qu'on avait adopté le système de la voiture-bélier, avec bien sûr une « chignole » empruntée chaque fois sur les lieux de travail.

Pendant qu'un quart de cervelle du chef baigne

dans cette nostalgie, les six huitièmes restants reçoivent les postillons des seins de Myrlène, et le don Quichotte des aquariums brisés sent fléchir sa première ligne de tirailleurs. Heureusement pour les fantassins qui viennent ensuite il réfléchit mieux qu'un combiné en compote.

La Malguinche a jusqu'à présent plus compté dans sa vie que sa mère. Seulement il croyait détenir la boîte à idées de l'équipe. Alors c'est dur de se prendre pour une charnière quand on découvre qu'on n'est qu'un misérable gong. Voilà que la Malguinche va en dame avec de nouveaux jetons. Si tout à coup il n'était qu'un pion le jeu ne l'intéresserait qu'à demi.

– Tu te rends compte, si ça marchait ?!

Lui sait pertinemment que ce casse-là sera foireux, dangereux surtout, dénaturé.

– T'es chômeur ! La prison te fait peur ?

– On a de l'argent de poche, c'est suffisant ; et on touche chacun une allocation pour le pain et le toit. Les enfantillages du samedi soir je veux bien mais le banditisme non !

La « braise » à laquelle Marc fait allusion c'est la Malguinche et Cuisselle qui la procurent au groupe au hasard des rencontres. Si Myrlène n'était pas « acoquinée » avec eux elle pourrait vivre en « indépendante », mais cela ne cadre pas avec sa vision globale de la société.

Cuisselle n'est pas aussi libre parce que son Sidi Mohamed contrôle ses sorties, et une sœur ne se prête

pas à n'importe qui. Et quand elle revient d'ailleurs il lui demande son sac pour inventaire et réquisition...

La Paluche a maintes fois tenté d'imiter les bourgeois que fréquente la Malguinche parce qu'en la voyant jouer du « jean arrière », en lunettes noires et en agitant soixante-trois centimètres de cheveux en flamme il en perd le contrôle de son pilote automatique, et les commandes de ses envies en Boing n'obéissent même plus au manche à balai ! Mais la Mylène a toujours refusé. Pourquoi ?

Marc a eu plus de chance dernièrement. Dans ce même garage où ils sont en train de discuter de l'avenir des P.T.T. pendant que le reste de la tribu jouait du tomahawk en banlieue, la Malguinche était entrée alors qu'il bricolait l'auto. Sans parler elle avait ôté sa première et deuxième peau, fermé la porte à clé, et sans qu'il ait besoin de lui chanter la Pimpolaise elle lui avait donné une dose de femme à lui provoquer le coma des overdoses. Ce sont des choses que le ventre n'oublie pas, même si la tête en perd ses tiroirs. Ça lui avait fait comme si ayant été en avion, la trappe à parachutage s'était ouverte, alors qu'il n'était pas prêt pour le grand saut.

Go ! Ventral et dorsal ! Atterrissage impeccable. Et si la Malguinche ne voulait plus jouer au Nord-Atlas, à quoi serviraient tous les modulophones de France et des avarès ?!

En dehors de leurs heures ouvrables de nuisance publique, nos apôtres de la destruction déraisonnable

dorment et subsistent chez leurs vieux ; par ailleurs, des gens très bien. Parents sur les lignes, enfants marginaux. Parents qui ne se doutent surtout pas que leur progéniture fait partie de la première ligne du front de voyous, qui chaque nuit, saccagent les parallélépipèdes vitrés de la communication civilisée. Parents qui sont en outre, très offusqués par des mots comme « racaille » et autres appellations désobligeantes à l'encontre des jeunes... Et pourtant, la réalité est là ! Et ne cherchons pas des explications tant socio-philo culturelles que politico-psycho nouvelles. Notre propos s'intéresse surtout aux faits et gestes de ces désœuvrés sans morale et pas à la bave des analystes de situations improbables. Et encore moins à celle des apôtres de l'angélisme contemporain.